

La démesure en bref: la surpopulation dans l'album et la nouvelle pour la jeunesse

Excess in brief: overpopulation in children's books and short stories

ESTHER LASO Y LEÓN
Universidad de Alcalá
esther.laso@uah.es

Abstract

Excess in brief: overpopulation in children's books and short stories.

Since the 1970s, overpopulation has returned to the socio-political debate, linked to environmental concerns. It is a very complex issue, according to specialists and, we might add, difficult to explain to young people. However, by analysing an album and a short story, we will see that it is not impossible, and the brevity of these two literary genres is a great help in achieving this.

Key-words

Overpopulation, birth control, album, short stories

Resumen

Desde los años 1970, la superpoblación ha vuelto al debate sociopolítico, asociado a las preocupaciones medioambientales. Es una cuestión muy compleja, reconocen los especialistas y, podríamos añadir, difícil de explicar a los más jóvenes. No obstante, a partir del análisis de un álbum y de una novela corta, veremos que no es imposible, siendo de gran ayuda para lograrlo, la brevedad de estos dos géneros literarios.

Palabras clave

Superpoblación, control de natalidad, álbum, novelas cortas

Comme nous le rappelle l'article consacré à la surpopulation dans Wikipédia, le débordement démographique inquiète depuis fort longtemps les sociétés humaines. C'est cependant à partir du XVIII^e siècle, avec la révolution industrielle qui laissait présager une amélioration des conditions de vie, et donc une baisse de la mortalité et une hausse de la natalité, que la question démographique s'est imposée au coeur du débat politique et économique avec, notamment, la proposition de Thomas Malthus de contrôler les naissances pour assurer l'équilibre entre la population et la production de biens nécessaires à sa survie et à son épanouissement. Depuis la fin du XX^e siècle, les discours écologistes se sont emparés du problème démographique, dénonçant l'insoutenable pression que l'accroissement démesuré de la population humaine fait subir à la planète.

Semblant convaincus que la littérature a un rôle à jouer pour faciliter l'éveil d'une conscience écologique chez les jeunes lecteurs, les éditeurs pour la jeunesse n'ont pas hésité, ces dernières années, à publier des ouvrages sur la surpopulation et ses conséquences à venir. Éminemment dystopique, ce thème a ainsi été traité dans des romans (Par exemple, nous pouvons citer la trilogie de Gemma Malley *La déclaration* (2007), *La résistance* (2008), *La renaissance* (2021)). Cependant, il a également essaimé dans des genres plus courts qui, contre toute attente, s'adaptent parfaitement à la complexité du sujet¹. Pour le démontrer nous analyserons ici deux ouvrages, l'album d'Emily Gravett intitulé *Le problème avec les lapins* et la nouvelle de Lee Hoffman intitulée *Dans le silence du soir*. En tenant compte des récents discours sur l'expansion démographique, nous repèrerons les arguments retenus pour en parler aux jeunes lecteurs et, à travers l'analyse des textes et des illustrations, nous montrerons les stratégies mises en place par les auteures pour exploiter le potentiel discursif de l'album et de la nouvelle sur une question aussi vaste et délicate que la surpopulation.

À l'heure où l'avenir de la planète suscite de nombreuses interrogations, le débat sur les dangers d'une croissance démographique incontrôlée de l'humanité ressurgit avec d'autant plus de force qu'à l'augmentation des naissances s'ajoute un allongement considérable de l'espérance de vie et des habitudes de consommation de plus en plus avides en ressources. Or ce débat est particulièrement complexe car il renvoie à des questions éthiques, philosophiques, économiques, politiques, socioculturelles, religieuses. Didier Barthès parle ainsi de "sujet tabou", y compris dans la littérature environnementale (2014: 31). Et, lorsque la question est malgré tout abordée, nous avons constaté qu'elle était souvent biaisée par des positions tranchées au ton militant et alarmiste qui laissent peu d'espace au débat. Le titre de l'ouvrage de Michel Tarrrier, *Faire des enfants tue...la planète*, est ainsi sans appel. Pourtant, nous signalait Joseph Klatzmann dès 1996, un discours trop pessimiste pourrait s'avérer contreproductif: "En insistant trop vivement sur les dangers qui nous menacent, on risque deux

1 De manière générale, l'écologie est au coeur de plusieurs recueils de nouvelles publiés pour la jeunesse: Guiot Denis (dir.). 2002. *Demain la terre*. Paris, Mango Jeunesse; Collectif. 2005. *Nouvelles vertes*. Paris, Thierry Magnier; Collectif. 2008. *Nouvelles re-vertes*. Paris, Thierry Magnier. De même, l'entrée thématique "écologie" sur le site www.ricochet-jeunes.org propose 135 albums pour les 6-10 ans.

effets opposés: affoler les populations ou au contraire leur faire penser que les déclarations sur les dangers dont on leur parle sont très exagérées” (1996: 58). La montée des négationnismes en tout genres un peu partout dans le monde semble lui donner raison.

En fait, la question de la surpopulation divise toujours les spécialistes entre, d’une part, ceux qui croient que la population ne devrait plus tarder à se stabiliser grâce à l’amélioration des conditions de vie et, d’autre part, ceux qui rappellent que ce n’est pas qu’une question de nombre mais aussi de mode de vie, que la menace est réelle pour l’homme mais surtout pour la planète et tous ses autres habitants, et qu’il faudrait donc abandonner les politiques natalistes.

Les premiers – les plus nombreux, nous dit Joseph Klatzmann – misent sur une stabilisation de la population mondiale²: “Il faut toutefois rappeler que la tendance dominante, parmi les démographes, est plutôt à l’optimisme: la population mondiale se stabilisera à un niveau satisfaisant” (1996: 82). Par ailleurs, l’auteur remarque que s’il est vrai que les ressources sont limitées, l’être humain peut encore agir pour repousser ces limites: par exemple, en optant pour un mode de vie et d’alimentation plus frugal, en améliorant encore les techniques agricoles, en réduisant le gaspillage, en développant des aliments qui ne soient pas issus de l’agriculture, etc. La situation est difficile, mais il est encore possible de changer le cours des choses en faisant des concessions. Dès lors, nous dit Joseph Klatzmann “ [...] toute évaluation d’un nombre d’hommes que la Terre peut porter dépend des conditions de vie que l’on juge souhaitables ou acceptables” (1996: 116). Il ne s’agit donc pas que d’un problème démographique et, de fait, l’auteur rejette sur les écologistes le discours alarmiste concernant la surpopulation: “Si les écologistes sont pessimistes, ce n’est pas qu’ils contestent les prévisions des démographes. Mais un chiffre qui satisfait ces derniers est pour eux un signe de surpopulation, en raison des menaces qu’ils voient sur la nature” (1996: 82). Et, en effet, il reconnaît le coût écologique de la croissance démographique en termes de pollution, d’épuisement des sols, d’assèchement des réserves d’eau douce, par exemple.

Les seconds, au discours plus écologiste donc³, sont convaincus que l’être humain ne renoncera pas au mode de vie occidental qui, tel un miroir aux alouettes, s’impose sur l’ensemble de la planète:

La Terre pourrait supporter les 9 milliards d’habitants que nous devrions être en 2050, mais à la stricte condition qu’il ne s’agisse que de paysans ne demandant que leur nourriture. La Planète ne pourra offrir à 9 milliards d’humains les possibilités de pouvoir prendre l’avion, de manger des fraises en hiver ou des mangues en Scandinavie, d’entretenir piscines et terrains de golf, et encore moins de rouler dans des voitures, surtout électriques! (TARRIER, 2011: 27)

2 Lire à ce sujet Pablo SERVIGNE. 2014. “9 Milliards en 2050? Pas si sûr” in M. Sourrouille (coord.). *Moins nombreux, plus heureux*. Paris, Sang de la Terre, 121-131.

3 À noter que les mouvements *Childfree* et *GINK* (*Green Inclination No Kids*) aux États Unis sont liés à ce courant de pensée.

Ils considèrent qu'il faut donc agir sur le contrôle des naissances, voire, suggère Michel Tarrier sur un ton provocateur "songer aussi à vivre moins longtemps" (2011: 73). Pour réduire la natalité, Alain Hervé propose ainsi de "[supprimer] les encouragements financiers à la procréation. Plus d'aide au-delà du deuxième enfant et des pénalités au-delà, si nécessaire" (Hervé, 2014: 94). Et Didier Barthès justifie ces mesures pour en éviter d'autres, plus coercitives:

Prenons donc bien conscience que plus nous repoussons aujourd'hui des mesures douces en faveur de la baisse de la fécondité, plus nous serons demain menacés par des règles liberticides qui finiront inévitablement par s'imposer dans un monde surpeuplé et contraint *de facto* à stopper son expansion (Barthès, 2014: 36).

À moins que nous préférions nous en remettre à la régulation naturelle évoquée par Joseph Klatzmann: "Une chose est sûre: la population mondiale ne dépassera jamais le maximum que la Terre sera capable de nourrir, car tout excédent serait détruit par des famines, des épidémies ou des guerres" (1996: 118).

Parents et éducateurs sont parfois pris de court lorsqu'ils doivent aborder des questions aussi complexes avec des enfants ou des adolescents. En effet, comment leur parler de sujets qui menacent leur avenir, alors même qu'ils ont tendance à vivre au présent sans se projeter dans le futur?

Débarassée des tabous d'autrefois, la littérature de jeunesse constitue aujourd'hui une ressource intéressante. En effet, par le biais de la fiction elle permet au lecteur de se distancier du réel, réduisant ainsi la charge anxiogène des thèmes abordés. Si la lecture d'œuvres longues permet aux écrivains de développer les tenants et aboutissants d'une question, les œuvres courtes la condensent par nécessité et créent un effet d'alerte qui invite à la réflexion. Pour le vérifier, nous analyserons ici un album et une nouvelle écrits respectivement par deux auteures l'une anglaise, l'autre américaine, accessibles au jeune public francophone à travers la traduction. Adoptant le point de vue de ces lecteurs, nous avons considéré ici les textes traduits indépendamment de leur texte source. Avant de commencer, notons encore que, coïncidence ou pas, les deux ouvrages ont été publiés au moment de la remise de rapports importants concernant la surpopulation: un rapport du Fonds des Nations Unies pour la Population (FNUAP) qui en 2009 revendiquait l'"[...] urgence d'aider les femmes à faire moins d'enfants pour lutter contre le péril climatique" (Tarrier, 2011: 8), et le rapport Meadows qui en 1972 alertait des limites de la croissance par manque de ressources.

Voyons d'abord l'album d'Emily Gravett traduit par Élisabeth Duval. *Le problème avec les lapins* propose une fictionnalisation d'un problème mathématique récréatif énoncé et résolu par le mathématicien italien Lorenzo Fibonacci au 13^{ème} siècle pour calculer le nombre de lapins qui, en une année, pourraient descendre d'un couple enfermé dans un espace clos. L'album exploite abondamment le pastiche, tout d'abord en adoptant le format de

l'almanach sur une double page verticale pouvant être fixé au mur grâce à un petit trou: une illustration sur la page du haut qui représente le climat et la végétation de chaque mois, un calendrier sur la page du bas. Par ailleurs, ce format fait l'objet d'une mise en abyme puisque le calendrier que le lecteur tient dans ses mains, apparaît fixé dans la salle de classe de la double page initiale de l'album, juste avant que le lecteur soit invité à suivre un lapin dans son terrier, débouchant dans le calendrier de la narration à travers un trou découpé dans la feuille. Le pastiche – ou imitation de style, selon Genette (2003: 40) – est également présent à travers les différents bonus textuels enchâssés dans l'almanach qui reproduisent, par exemple, le langage journalistique dans le fac-similé d'un quotidien, ou le langage administratif dans celui d'un carnet de rationnement. De plus, l'album exploite un rapport d'intertextualité en figurant une arche de Noé pour illustrer les conséquences des pluies du mois d'avril, ou en déclinant l'histoire sous diverses formes: celle d'un problème écrit sur le tableau de la classe des lapereaux, celle d'un almanach illustré, ou encore dans les différentes rubriques (édito, petites annonces) du journal ou, plus exactement, de "La Feuille de chou"⁴ des lapins. En pages intérieures du numéro du 26 juillet livré en bonus, nous trouvons un pseudo article intitulé "L'inquiétude croît en même temps que le nombre des naissances" qui pose sans ambages l'un des problèmes de la surpopulation, à partir d'une réflexion empreinte de nostalgie:

L'époque, qui remonte à sept mois, où le champ n'abritait qu'un lapin solitaire semble bien lointaine. En ce temps-là, l'endroit paraissait si vaste: on pouvait y sauter et y creuser comme on voulait, mais aujourd'hui, nous manquons vraiment d'espace (Gravett, 2009: juillet).

L'objectif de l'auteure est donc clairement ludique lorsqu'elle invite ses lecteurs à reconnaître les objets textuels pastichés, mais pas uniquement. En effet, cet album peut également servir à introduire la problématique de la surpopulation en réfléchissant sur le double sens du mot *problème*, et en repérant le rôle perturbateur des conditions posées par le problème mathématique, pour ensuite évoquer les limites de la planète et le statut de l'être humain sur cette planète. Le découpage chronologique mensuel imposé par l'almanach facilite la prise de conscience du concept de croissance démographique, et de ses conséquences. De même, nous constatons que les illustrations font résonance avec la principale condition du problème: la limitation de l'espace. Nous entrons dans l'histoire par un trou et nous en ressortons par un autre. Elle se trouve ainsi confinée dans l'espace de l'almanach. De plus, les illustrations des pages supérieures de ce dernier représentent un champ fermé par une clôture à proximité de laquelle un panneau énonce de manière redondante l'interdiction de sortir du champ. Un autre panneau figure quant à lui l'évolution de la population entre le début et la

4 La version originale anglaise utilise le titre "Fibber" qui signifie menteur. Rappelons que l'expression française *feuille de chou*, utilisée pour la première fois par les Goncourt, désigne un quotidien publiant des informations sans grand intérêt. Elle prend cependant ici une connotation humoristique, puisque les feuilles de chou sont aussi un mets très apprécié par les lapins.

fin de l'histoire, créant ainsi un effet de circularité. Tel un compteur, il se remet à zéro après avoir atteint 144 couples à la fin de l'année à partir du lapin initial.

Les conséquences de la surpopulation ne se limitent pas dans l'album au manque d'espace. Le format de l'almanach permet aussi d'introduire la question climatique car, tout en identifiant parfaitement les saisons, l'auteure évoque des phénomènes climatiques extrêmes qui compliquent la vie des lapins⁵. Elle le fait à travers la reproduction dans les illustrations, de fac-similés d'instruments de mesure: thermomètre au mois de décembre et mois d'août, et pluviomètre au mois d'avril. Dans ce dernier cas, par exemple, le niveau de l'eau atteignant 9,5 sur une échelle de 11 révèle bien l'ampleur de la catastrophe, qu'un dessin d'enfant sur la page du bas confirme par l'évocation d'une arche de Noé. Sans jamais se départir du ton humoristique qui caractérise l'album, l'auteure utilise également les commentaires qui accompagnent la gradation du pluviomètre pour traduire le danger des pluies diluviennes: "Sec / Pattes humides / Pattes trempées / Queue humectée / Queue imbibée / Ventre inondé / Moustaches mouillées / Au secours! / Au secours! / Au secours! / Au secours!"⁶ (Gravett, 2009: avril).

Dernière conséquence signalée dans l'album: l'insuffisance de ressources alimentaires pour nourrir tous les lapins. Le mois de mai devient ainsi le mois "[du] problème avec les lapins qui ont faim". Finies les carottes⁷! Pour survivre avant la récolte suivante, il ne reste plus aux lapins qu'à adapter leurs habitudes alimentaires comme le suggère Joseph Klatzmann aux humains: restrictions et recherche de nouveaux aliments s'imposent. Et l'auteure met en scène cette évidence à travers le fac-similé d'un carnet de rationnement qui recueille toutes les options, commentées avec beaucoup d'humour par les annotations que le lecteur attribue à un lapin facétieux:

Carottes / Sous la terre / MIAM!⁸
Herbe / Partout / Ne tient pas au ventre!
Fleurs / En touffes / Délicieuses mais rares
Boue / Sous les pattes / Collante mais tient au ventre
Crotte / Sous la queue / BEURK!
Feuilles / Sur les plantes /Bof
Facultatif / Manger n'est pas facultatif (Gravett, 2009: mai).

Cette dernière observation signale la gravité de la situation et explique l'illustration de la page supérieure où l'on voit un lapin désespéré mangeant un bout de page et un autre croquant l'oreille d'un compagnon, pendant que les autres lapins se tiennent le ventre en

5 Le lien avec la surpopulation, n'est pas explicité ici. Ce lien était par contre présent dans le rapport du FNUAP de 2009.

6 Les barres obliques représentent des sauts à la ligne dans le texte original. L'augmentation de la taille des caractères est un effet du texte original pour figurer l'angoisse croissante des lapins face à la montée des eaux.

7 Aliment inévitablement associé au lapin, depuis le célèbre Bugs Bunny de la Warner Bros.

8 La taille et le format des caractères dans cette citation correspondent au texte original.

regardant piteusement une assiette avec un bout de carotte moisi et quelques crottes. Elle explique également la note manuscrite dans le calendrier “Est-ce que les puces sont comestibles?/ S’assurer que les bébés n’ont pas de puces” (Gravett, 2009: mai), laissant planer le doute du cannibalisme sous prétexte de dévorer les puces. Elle justifie enfin le *nota bene* sur la couverture du carnet de rationnement: “Si vous le trouvez, merci de ne pas le manger” (Gravett, 2009: mai). Auteure et illustratrice, Emily Gravett oscille donc entre redondance et complémentarité pour connecter l’almanach (illustrations et calendrier) et les bonus, et développer son argumentaire. Lorsque S. Van Linden dit que dans un album “l’organisation des textes et des images fait sens” (2008: 51), nous pouvons ajouter qu’elle construit ici un discours (sur les conséquences de la surpopulation), et un objet (l’Almanach).

Au final, une histoire toute simple s’avère aussi dense que la population cuniculaire au mois de novembre. En effet, dans un bref espace de lecture (une quinzaine de double pages), le lecteur affronte une tâche plus importante que prévue car, de manière ludique, tous les bonus contribuent à distraire son attention en multipliant les itinéraires de lecture. Il prend ainsi conscience de la démesure que renferme cette histoire de lapins, qui pourrait aussi être notre histoire à nous humains. Enfin, les illustrations rappellent à tout instant les conséquences de la surpopulation: assiette vide, carte de rationnement et promiscuité telle, que la population finit par exploser au sens propre – à la manière des explosions dans les albums, c’est-à-dire, sous forme de pop-up.

Il est temps à présent de nous intéresser à la nouvelle de Lee Hoffman originellement intitulée: *Dans le silence du soir*, traduite par Henry-Luc Planchat. Publiée pour la première fois en 1972, elle nous projette dans un futur dystopique dans lequel, pour conserver son mode de vie, la population accepte un principe de *statut quo* démographique “un humain pour remplacer un autre”, ce qui signifie deux enfants par couple, à moins d’obtenir une autorisation spéciale pour compenser les couples sans enfants. Toutefois, pour respecter le désir de pouponner de certains individus, il reste possible de concevoir autant d’enfants que souhaité au delà de cette limite à condition de s’engager à les sacrifier le jour de leur cinquième anniversaire. La nouvelle met ainsi en pratique, à l’extrême, les règles liberticides évoquées par Didier Barthès, et elle anticipe cette réflexion de Michel Tarrier:

En se perpétuant, maman et papa ne vont pas ensemercer qu’un enfant, ils vont surtout créer un nouvel être humain. Pire que l’impact des couches-culottes sur l’environnement sera celui d’une vie dédiée à la consommation. Le problème n’est donc pas tant d’avoir des enfants que d’avoir subséquemment des adultes! (Tarrier, 2011: 13)

Lee Hoffman choisit donc en 1972 la nouvelle pour évoquer les dérives auxquelles pourrait conduire la surpopulation au moment où le baby boom de l’après guerre, la crise économique et la prise de conscience de la limitation des ressources de la planète remettait la pression démographique au centre des débats. Pour comprendre l’intérêt de ce choix na-

rratif, il convient de rappeler quelques aspects de l'esthétique d'un genre qui, d'Edgar Poe et Baudelaire à Daniel Grajnowski plus près de nous, a souvent été décrit. Même si, pour reprendre les termes de Joëlle Gardes-Tamines et Marie-Claude Hubert, la nouvelle est un "genre difficile à saisir car protéiforme" (1996: 138), tous les dictionnaires s'accordent à dire que la brièveté est sa principale caractéristique. Or, celle-ci oblige les écrivains à concentrer l'action, l'espace, le temps et les personnages pour pouvoir rendre compte de l'intrigue dans un nombre de pages réduit – à peine plus de sept pages pour *Dans le silence du soir*. Cela exige une construction minutieuse où rien n'est laissé au hasard, et où tout prend sens: ce qui est dit, suggéré ou tu. "Dans la composition toute entière, il ne doit pas se glisser un seul mot qui ne soit une intention, qui ne tende, directement ou indirectement à parfaire le dessein prémédité" disait Baudelaire (2018: 27-28).

Tel un Petit Poucet, l'auteur doit semer des indices qui conduisent au dénouement sous forme de chute, tout en préservant l'effet de surprise que le revirement final provoquera sur le lecteur, celui-ci comprenant après coup le sens des indices ainsi disposés: "Des détails apparemment anodins s'avèrent lourds de sens lorsque l'on connaît la fin", nous dit Yvon Houssais (2020: 34)

Comme le rappelle Daniel Grajnowski, la brièveté du texte facilite la reconstitution du puzzle en offrant au lecteur une perception d'ensemble de l'intrigue, une lecture d'un trait qui ménage sa mémoire du texte, et la possibilité d'une relecture immédiate pour vérifier ses impressions:

Même s'il se présente sous une forme complexe, énigmatique, le récit bref permet une appréhension globale. Le retour en arrière se fait aisément, ainsi que la mise en relation d'un élément avec un autre. En cas de difficulté majeure ou de plaisir intense, la relecture est toujours possible. Chaque terme trouve sa résonance du fait que le lecteur garde en mémoire un grand nombre de données. Il jouit d'une perception panoramique, ni le détail ni la totalité ne lui échappent (Grajnowski, 1993: 37).

La brièveté du genre oblige souvent à publier les nouvelles sous forme de recueil. C'est le cas pour *Dans le silence du soir* dès sa première édition aux Etats-Unis⁹. La traduction qui nous intéresse a été reprise dans un recueil de science-fiction pour adolescents dirigé par Alain Grousset et intitulé *10 façons d'assassiner notre planète*. Le titre ne fait pas mystère du contenu écologiste des nouvelles rassemblées. La nouvelle de Lee Hoffman correspond à la quatrième façon d'assassiner notre planète et constitue le chapitre intitulé sans équivoque: "La surpopulation". Enfin, elle est introduite par le directeur du volume qui, après avoir donné les chiffres de la croissance démographique et fait allusion au débat qu'ils suscitent, annonce la question que se pose Lee Hoffman dans son récit, et la commente, anticipant ainsi le dénouement: "Que serait une société qui exercerait une stricte limitation des naissances?"

9 Hoffman Lee. 1972. *Soundless Evening* in Ellison Harlan (ed.). *Again, Dangerous Visions: 46 Original Stories*. New York, Doubleday, 423-426. À noter que ce texte n'est pas initialement destiné à un public adolescent.

Quelque chose d’horrible à n’en pas douter...” (Grousset, 2007: 52). Titres et commentaires orientent donc l’horizon d’attente de la part du lecteur ce qui, à notre avis, compromet l’effet de surprise voulu par l’auteure, que nous allons maintenant analyser.

Respectant scrupuleusement l’esthétique de la nouvelle, Lee Hoffman distille l’information pour soigner sa chute. En premier lieu, elle choisit une focalisation zéro pour rapporter une histoire en apparence banale: Une scène dans un salon familial. Le soir, calé dans son fauteuil un verre à la main, Winston observe sa fille Lorette qui, elle même, observe une chatte et sa portée. Sa mère, Théa, rentre des courses et envoie l’enfant de cinq ans au lit. À partir de ce canevas simple et anodin, le narrateur omniscient peut jouer avec le lecteur en lui occultant des données et en semant des pistes qui n’ont de sens qu’avec le dénouement. Parmi ces dernières nous observons, tout d’abord, des effets de résonance. L’adjectif “confortable” revient par exemple à plusieurs reprises pour qualifier le mode de vie d’une société décrite en ces termes: “Le monde entier était tranquille, chaud, agréable” (Hoffman, 2007: 52). Cependant il n’a pas qu’une fonction descriptive, son emploi ne devient réellement signifiant que lorsqu’il est mis en perspective avec le sort de Lorette: le lecteur s’aperçoit alors que la mort de l’enfant est le prix à payer pour que la société conserve une vie confortable. De même, associé à l’idée de confort, le verbe “siroter” est plusieurs fois répété pour décrire une action de Winston, mais à la fin du récit, le lecteur comprend qu’il annonce aussi, par un contraste révélateur du cynisme paternel et social, la funeste boisson utilisée pour tuer l’enfant le jour de son cinquième anniversaire.

De nombreuses incongruités traversent par ailleurs le récit. Elles reposent parfois sur des collocations inhabituelles d’adverbes, ou sur des rapprochements lexicaux équivoques notamment entre enfant et bébé ou bébé et adulte. Ainsi l’adverbe actuellement et le correctif introduit par la deuxième phrase surprennent-ils le lecteur dans cet extrait: “La fillette, Lorette, était actuellement la troisième enfant de Théa et Winston Adamson. Non pas leur troisième bébé.” (*ibid.*: 53). De la même manière, la limitation du nombre des adultes, sans pour autant réduire le nombre de bébés, semble au premier abord illogique et incompréhensible, surtout que l’auteure manie l’ellipse et l’antiphrase pour expliquer la situation:

Après tout, les très petits enfants prenaient peu de place et n’absorbaient qu’une partie presque insignifiante des ressources mondiales. C’était seulement lorsque [les enfants] grandissaient – ce n’était pas officiel avant qu’ils aient cinq ans – qu’ils étaient considérés comme des adultes potentiels dont la présence intéressait la société tout entière (Hoffman, 2007: 57).

Ailleurs, c’est l’emploi du conditionnel exprimant des regrets qui laisse le lecteur perplexe. Par exemple, alors que la fillette est devant son père, en parfaite santé, le narrateur utilise tantôt le discours indirect libre, tantôt le discours direct pour exprimer les regrets de Winston: “Il savait que ce sourire lui manquerait [...]” (*ibid.*: 54), “Dommage, marmonna Winston avec un haussement d’épaules. J’aurais bien aimé garder celle-ci” (*ibid.*: 55).

L'emploi du passé, la répétition de l'adjectif numéral deux, et le double sens du verbe "partir" pour parler des bébés qui ont précédé Laurette intriguent et inquiètent aussi le lecteur, dans ces deux autres phrases: "Il y en avait eu deux autres entre les deux aînés et cette petite fille" (*ibid.*: 53), "Tous deux étaient partis maintenant" (*ibid.*: 53).

L'auteure joue également avec les regards pour créer un effet de miroir entre la fillette et les chatons. Le père "espionne" sa fille qui "observe" une chatte et sa première portée. *A priori*, le lecteur ne voit aucun mal à ce que le père prenne plaisir à contempler son enfant: "Le fait de la regarder constituait pour lui une plaisante distraction" (*ibid.*: 52). Cependant, le rapprochement entre l'enfant et les chatons devient évident à la fin du récit lorsque l'enfant "couchée en boule" juste avant de mourir (*ibid.*: 58) rappelle les "[...] cinq petites boules de poils vivantes qui se tortillaient en miaulant" (*ibid.*: 52) au début de la nouvelle. Le lecteur se souvient alors de l'adjectif "mignon" qui apparaît à deux reprises pour parler des enfants, l'une d'elles dans une gradation curieuse, l'autre en italique pour bien s'imprimer dans la rétine: "Comme il était dommage qu'ils ne puissent pas rester toujours ainsi – rester gentils, mignons et petits" (*ibid.*: 53), "Mais les enfants étaient tellement...tellement *mignons*" (*ibid.*: 56). Les enfants sont aussi mignons que les chatons et, comme eux, on peut s'en débarrasser sans trop de scrupules¹⁰. Dans cette société parfaite, les jeunes enfants sont comme des animaux de compagnie, "une plaisante distraction". Mais en réalité leur sort est bien pire puisque les cinq chatons ont, eux, le droit de vivre.

Enfin, pour tenir en haleine son lecteur, l'auteure dilate le temps de la nouvelle, ce qui constitue un luxe pour un genre qui privilégie la concentration des moyens. En effet, de manière elliptique, sur une page et demie, elle raconte la politique nataliste de cette société dystopique laissant au lecteur le soin de combler les vides et de faire des connections par rapport à ce qu'il a déjà lu. Sans d'autre transition qu'un saut à la ligne, l'auteure annonce alors le dénouement en faisant toujours usage du langage implicite: "Demain, Lorette aurait cinq ans. / – J'ai apporté la capsule et prévenu le service de ramassage, dit Théa" (*ibid.*: 57). La mort de l'enfant est elle-même suggérée: "Le drap qui la recouvrait remuait légèrement au rythme tranquille de sa respiration délicate. / Et pendant qu'il regardait, le mouvement cessa" (*ibid.*: 58). Le lecteur ne peut qu'être surpris et choqué de la froideur apparente des parents, il se souvient alors que la société décrite a renoncé aux émotions en imposant la politique nataliste face aux révolutionnaires Émotivistes (*ibid.*: 56). Et il comprend que pour faciliter l'acceptation des mesures létales, les autorités ont banalisé les sacrifices *en* en simplifiant la procédure (Même le ramassage des cadavres à domicile est planifié!); de sorte que, souligne le narrateur: "Tout cela était très simple" (*ibid.*: 59). Ce qui n'empêche pas les larmes de Winston en clausule, face au spectacle de la chatte entourée de ses petits qui referme le cercle du récit en nous renvoyant à la scène initiale.

Pour conclure, les deux ouvrages que nous venons d'analyser montrent qu'il est pos-

¹⁰ Rappelons que pendant longtemps, et encore dans les années 1970, il était commun de noyer les portées de chatons non désirées. La composition de la scène initiale et de la scène finale n'est donc pas due au hasard.

sible de parler de la surpopulation à des enfants ou à des adolescents. En enfermant ce vaste sujet dans un bref espace de narration – clos par un effet de circularité¹¹, en exploitant à l’extrême le sens du détail qui oblige à un temps de (re-)lecture plus long que prévu, les auteures permettent à leurs lecteurs d’éprouver une impression de débordement qui sied parfaitement à la démesure inhérente à la question traitée. Par ailleurs, en facilitant une lecture active par le biais du repérage des indices et de la rétrolecture, la brièveté de ces ouvrages permet aux lecteurs de participer de manière ludique à la construction du sens, et les initie au concept de composition littéraire.

Enfin, les contraintes formelles d’espace privilégiant la démonstration par rapport au commentaire, les auteures évitent ainsi l’emploi d’un discours axiologique. Elles se contentent d’inviter les lecteurs à réfléchir au sujet en les frappant, soit par la matérialisation de la croissance démographique avec l’exemple des lapins, soit par la monstruosité de la solution expérimentée dans la nouvelle pour juguler la surpopulation.

Références bibliographiques

- GRAVETT, Emily. 2009. *Le problème avec les lapins*. Trad. É. Duval. Paris, Kaléidoscope.
- GROUSSET, Alain (dir.). 2007. *10 façons d’assassiner notre planète*. Paris, Flammarion (coll. Tribal)
- HOFFMAN, Lee. 2007 [1972]. *Dans le silence du soir*. Trad. H.-L. Planchat, in Grousset, Alain (dir.). *10 façons d’assassiner notre planète*. Paris, Flammarion (coll. Tribal), 51-59.
- BARTHÈS, Didier. 2014. “Un droit contre tous les autres” in M. Sourrouille (coord.). *Moins nombreux, plus heureux*. Paris, Sang de la Terre, 31-48.
- BAUDELAIRE, Charles. 2018 [1857]. *Notes nouvelles sur Edgar Poe*. Le Thoronet, Editions de la Première Heure (coll. Miroir des hommes).
- GARDES-TAMINE, Joëlle, HUBERT, Marie-Claude. 1996. *Dictionnaire de critique littéraire*. Paris, Armand Colin (coll. Tribal).
- GENETTE, Gérard. 2003 [1982]. *Palimpsestes*. Paris, Seuil (coll. Points).
- GROJNOWSKI, Daniel. 1993. *Lire la nouvelle*. Paris, Dunod.
- HERVÉ, Alain. 2014. “De l’inconvénient d’être humain” in M. Sourrouille (coord.). *Moins nombreux, plus heureux*. Paris, Sang de la Terre, 83-94.
- HOUSSAIS, Yvon. 2020. “La Nouvelle dans la littérature de jeunesse contemporaine” in É. Bouygues, Y. Houssais (dir.). *Formes brèves en littérature de jeunesse*. Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 25-35.
- KLATZMANN, Joseph. 1996. *Surpopulation, mythe ou menace?* Paris, Economica.

¹¹ Retour au début signalé par la remise à zéro du marqueur ou par le jeu de symétrie entre la première et la dernière scène.

MALLEY, Gemma. 2007. *La Déclaration*. Trad. N. Peronny. Paris, Naïve.

MALLEY, Gemma. 2008. *La Résistance*. Trad. N. Peronny. Paris, Naïve.

MALLEY, Gemma. 2021. *La Renaissance*. Trad. N. Peronny. Paris, Hélium.

RULLIER-THEURET, Françoise. 2006. *Les genres narratifs*. Paris, Ellipses.

SERVIGNE, Pablo. 2014. "9 Milliards en 2050? Pas si sûr" in M. Sourrouille (coord.). *Moins nombreux, plus heureux*. Paris, Sang de la Terre, 121-131.

STALLONI, Yves. 1997. *Les genres littéraires*. Paris, Dunod.

TARRIER, Michel. 2011. *Faire des enfants tue...la planète*. Le Rheu, LME.

VAN DER LINDEN, Sophie. 2008. "L'album, le texte et l'image" in *Le français aujourd'hui*, 161, 51-58. <https://doi.org/10.3917/lfa.161.0051>